

LE COURRIER CATALAN

GAZETTE D'INFORMATION BI-MENSUELLE

Rédaction et Administration : 71, Rue de Rennes, Paris (VI°)

Abonnement Annuel : France : 35 fr. — Etranger : 50 fr.

2^e ANNÉE | N° 35 |

15 OCTOBRE 1925

AVERTISSEMENT

L'augmentation croissante de nos dépenses et les nouveaux tarifs postaux nous ont obligé à rétablir nos anciens prix d'abonnement comme suit :

France Un an : 35 francs.

Etranger Un an : 50 francs.

Des erreurs typographiques s'étant glissées dans nos deux derniers numéros, à ce sujet, nous prions nos lecteurs de bien vouloir les rectifier.

Nous les prions également de bien vouloir se mettre au courant en nous adressant le montant de l'annuité en cours. Toutes les communications d'ordre administratif doivent être adressées à notre Gérant.

NOUVELLES DE LA QUINZAINE

LE COMLOT DE GARRAF. — Le délai fixé aux défenseurs des accusés dans l'affaire du complot contre le roi d'Espagne, pour qu'ils puissent formuler leurs conclusions provisionnelles, est terminé. Une prorogation fut accordée à M. Salvador, défenseur de Jaume Compte, car il avait été nommé plus tard que les autres. Cette prorogation est également finie. Les défenseurs de deux des accusés avaient sollicité un changement de procédure afin que l'affaire fût examinée par un tribunal civil. Les juges militaires ont répondu par un non-lieu. On espère donc que l'affaire sera bientôt portée devant un Conseil de guerre.

AUTRES CONSEILS DE GUERRE. — M. Francesc Vizcaino Fibla a été traduit en conseil de guerre, accusé d'instigation à la rébellion. — On ignore encore l'arrêt prononcé par le Conseil de guerre qui jugea M. l'abbé Bach, accusé de sédition militaire. — M. Amendeu Pons, de Lleida, est accusé d'outrages au drapeau espagnol. Il sera soumis au tribunal militaire. — Les juges militaires instruisent une nouvelle affaire d'insurrection militaire, dans laquelle beaucoup de personnes seraient compromises. Il en est six emprisonnées.

CONTRE LA PRESSE. — Le grand journal barcelonais La Publicitat a été suspendu pendant cinq jours pour la publication d'un graphique de la guerre marocaine. Les autorités militaires entendent aussi empêcher la publication du journal La Rambla qu'ils estiment être une continuation de l'Esquella de la Torratxa. On sait que celui-ci fut suspendu à la suite d'une caricature où l'on osait mettre en doute l'honneur de certains Espagnols. Le gouverneur de Tarragone a puni d'amende le journal Tarragone et l'hebdomadaire Joventut, de Valls, celui de Gérone est arrivé même à punir la seule feuille qui ait adhéré au parti de l'Union Patriotique que prétend encore créer le Directoire. C'est une nouvelle façon de contenter les adhérents.

ELOGE DE LA CENSURE. — C'est naturellement Primo de Rivera qui l'a fait. Dans l'un de ses discours des plus récents, il s'est écrié : « Que la censure soit mille fois bénie ! Car, sans priver le peuple espagnol de l'énorme culture que la presse répand, ni de la connaissance de ce qui se passe dans le monde, elle a coupé court aux racontars, aux murmures, aux fantaisies, aux personnalités et, en général, à toutes sortes de nouvelles de source trouble et irresponsable. En répandant cette sorte de nouvelle, la presse produit des difficultés et des états d'opinion qui entravent et rendent même impossible la transformation de la patrie. »

LA CIRCULAIRE DE M. DE MONZIE. — Désireuses de justifier la persécution dont la langue catalane est l'objet, les autorités militaires de la Catalogne n'ont trouvé autre chose de mieux à faire que répandre profusément dans tout le pays la traduction espagnole de la circulaire de M. de Monzie au sujet de l'usage des patois pour l'enseignement du français. C'est ridicule, mais c'est ainsi !

LES CRISES MUNICIPALES. — De nouvelles crises municipales se sont produites. La stabilité du régime dictatorial est, donc, bien affirmée. Ces nouvelles crises se sont déroulées à Agramunt, Mataró, Gérone, Massanet de Cabrenys, Lleida, à Figueras, à Vich. Dans la municipalité de Barcelone on prépare aussi des remaniements consistoriels.

CRISE ECONOMIQUE. — Pendant que les denrées montent de prix, la crise industrielle et commerciale s'accroît. Le nombre des sans-travail dans les villes ouvrières est chaque jour plus considérable. Les faillites sont aussi chaque jour plus nombreuses. Il règne, en Espagne, un grand malaise économique ; ce malaise se fait sentir, surtout, en Catalogne en raison de son importance industrielle.

L'IMPOSSIBLE DÉLAI

Le débarquement dans la baie d'Alhucemas et la prise d'Ajdir ont sans doute grisé notre délicieux ami le général Primo de Rivera. Il ne se sent plus de joie, ni de gloire. Enfin, lui qui, voici deux ans, jurait de régler en trois mois la question du Maroc, il a rendu à l'armée espagnole une part du prestige qu'elle avait perdu. Nous l'en féliciterions plus volontiers si, de toute évidence, il ne perdait, en la circonstance, l'occasion de se montrer galant homme, et bon politique.

En France, nous avons souvent lu que si le dernier en date de nos dictateurs, le grand Clemenceau, s'en était allé, l'armistice conclu et la paix (relative) rendue à son pays par une victoire fort honorable, il aurait emporté dans sa retraite le plus beau fardeau de gloire que puisse souhaiter un mortel. Mais, cédant aux appétits d'un entourage trop ambitieux, il voulut prolonger son règne, signer lui-même la paix, gagner l'Elysée... autant d'erreurs qui lui valent aujourd'hui des responsabilités que peut-être il n'a pas méritées, des rancœurs auxquelles il faut bien découvrir un objet, et des inimitiés politiques trop favorables à sa mise en accusation. Personne ne sait plus, en France, aucun gré à Clemenceau d'avoir su gouverner durant les mois décisifs. A la vouloir prolonger, il n'a réussi qu'à perdre une belle partie.

Si M. Primo de Rivera, nommé Maréchal par le roi, consentait de bonne grâce à rentrer aujourd'hui dans le rang (le premier), avec l'auréole d'une victoire difficile, en dépit des exactions dont il s'est rendu coupable, sous le prétexte de gouverner, il se trouverait encore un grand nombre d'esprits généreux, en Espagne, même parmi ses adversaires, pour l'amnistier. En politique, l'oubli est aussi souvent une tactique qu'un devoir. Primo de Rivera, héros de music-hall, pourrait rentrer chez soi avec la satisfaction d'avoir, malgré tout, accompli quelque chose.

Mais non. Primo s'entête. Il y a un an, il arrêta un plan merveilleux : l'Espagne allait abandonner ses droits trop onéreux sur le Maroc, pour n'en conserver que le rivage. Elle renoncera à une totale pacification. Alors, nous jugions que cet aveu d'impuissance pourrait coûter cher à la France. On a compris maintenant ce que signifiait cette facile prévision. Mais maintenant qu'il n'a plus grand-chose à redouter de la part d'un adversaire assiégé, Primo de Rivera renonce à son plan de l'an dernier. C'est toute la zone concédée par les traités à l'influence espagnole qu'il rêve de conquérir.

Il y a deux mois, Primo de Rivera annonçait son intention de rentrer dans la légalité. Le directoire par lui présidé allait, bientôt, céder la place à un gouvernement à peu près constitutionnel, présidé par Primo de Rivera. Puis, on verrait.

Aujourd'hui, c'est tout vu. Le Directoire reste au pouvoir, seul et contre tous. Il y restera encore trois années. Primo le dit, et le veut. Ces trois années se prolongeront sans doute dans la même proportion que se prolongeront les trois mois primitivement assignés à son règne. Et je dis que Primo fait une faute.

Ce n'est pas la première ; soit. C'est, pour ce qui le concerne personnellement, la plus grave. Car

La prise d'Ajdir

Voici que les Espagnols ont pris Ajdir. Le Directoire a cru devoir fêter cet événement comme s'il s'agissait d'une grande victoire. Des illuminations, des réjouissances publiques, des fêtes ont été commandées à Madrid et ailleurs. Primo de Rivera est retourné à la capitale en triomphateur. C'est beau, c'est touchant. Nous voudrions croire aux paroles du président du Directoire qui, avant de débarquer à Algéciras pour être fêté en héros, a déclaré que la guerre marocaine est MAINTENANT DÉFINITIVEMENT TERMINÉE.

Nul doute que, sans la coopération française, les armées espagnoles ne seraient arrivées à ce résultat. Mais, nous demandons-nous, c'en est un ? Nous en doutons. Abd el Krim est toujours le maître chez lui et, refoulé dans ses montagnes, il bombarde Tétouan. Tout de même, bien que le chef rifain ne soit pas à la merci des Espagnols, Primo de Rivera proclame que la guerre est définitivement terminée. Voilà donc les Espagnols sortis d'un cauchemar qui dure depuis plusieurs années. Voilà donc l'honneur de l'armée espagnole, pendant si longtemps terni, brillant d'un nouvel éclat ! Le drapeau rouge et jaune sur les ruines d'Ajdir rachète tout un passé d'erreurs et de hontes. C'est merveilleux ! On ne s'attendait pas à cela ! Le Directoire peut être satisfait. Le peuple espagnol l'est-il aussi ?

Ah ! le peuple espagnol l'a toujours été. Le peuple espagnol se satisfait de n'importe quoi. Il se satisfait avec un peu de ses politiciens cupides et ignorants, comme il s'est satisfait plus tard des militaires

il ne faut pas songer que le Directoire admira sa tyrannie. Voyez plutôt les ménagements qu'il prend à l'égard de ce général Weyler (que nous n'aimons guère, mais que vénérât l'armée espagnole), coupable de ne pas partager les vues ambitieuses du despote. Vous avez appris que Mussolini avait rétabli les Podestats. Je ne donne pas trente jours pour que Primo ne resserre encore l'étreinte des assemblées municipales dont il a choisis les membres. Nous allons voir renaître l'inquisition — déjà restaurée en Catalogne — avec tous ses bienfaits excessifs.

Je me suis abstenu, depuis la signature de l'accord franco-espagnol, de toute intervention dans les affaires intérieures de l'Espagne. Je ne modifie pas mon attitude. Mais j'observe que le général Primo de Rivera perd la tête ; et je le dis, comme je le pourrais dire (déjà cela m'est arrivé trop souvent) à un homme d'Etat de mon pays. Il perd la tête, — et cela nous serait indifférent si son pays n'en devait souffrir.

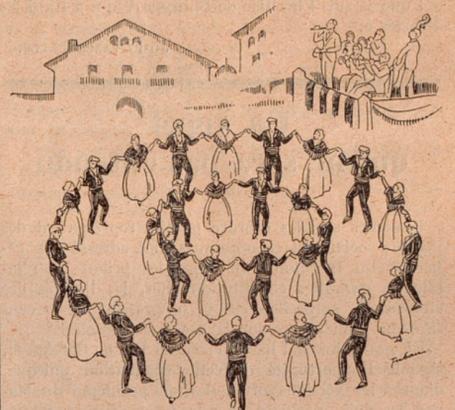
Nul, en effet, ne pourra nier qu'en dépit des cruautés raffinées dont elle ne cesse d'être l'objet, sous l'influence de Primo de Rivera, la bouillante Catalogne n'ait fait preuve de toutes les patiences. Avec une impassibilité à peu près unanime, elle a assisté à la destruction de tout ce qui constituait son orgueil et sa gloire : Ses établissements scientifiques, ses institutions d'enseignement (de culture, comme on dit à Barcelone), ses écoles d'ingénieurs, de beaux-arts, d'hygiène, vous le savez, ont été impitoyablement fermés ou amputés ; ses savants, ses penseurs, ses juristes ont été les objets d'une persécution incroyable ; sa langue, âme de sa race, voix de son cœur, esprit de son patrimoine, s'est vue prohibée comme un venin dangereux ; ses assemblées représentatives ont été remplacées par des collèges de sbires ; son drapeau a été lacéré ; sa personnalité régionale a été victime de tous les outrages. Eh bien, comment ont réagi les Catalans ? Leur responsabilité dans les attentats qu'on cherchait vainement à leur imputer n'a pas pu être établie. Ils sont allés plaider à Genève ; on ne les a pas reçus ; ils ont décrit avec soin les savantes opérations dont leurs bourreaux les distraient ; mais ils n'ont pas un instant eu recours à la violence. La patience fut leur tactique jamais démentie. Avec foi, ils espéraient les jours meilleurs où prévaudrait la logique de leur bon droit.

Aujourd'hui, Primo leur annonce qu'il a décidé de prolonger trois ans leurs douleurs. Trois ans ! et plus sans doute, pendant lesquels nulle revendication catalane ne sera examinée. Trois ans pendant lesquels on se tiendra prêt à jeter au cachot quiconque se voudra dire Catalan. Trois ans, et plus, pendant lesquels cette ardente province n'aura rien à espérer du prétendu gouvernement dont elle subit les épreuves. Trois ans, et plus, durant lesquels il faudrait qu'un peuple entier se montrât patient, pour attendre l'heure de solliciter les réformes dont sa vie dépendra ?

Vous savez bien que c'est impossible. Avant trois ans d'ici, le général Primo de Rivera aura à se repentir. Avant trois ans, l'Europe regrettera son indifférence à l'égard de la Catalogne.

F. JEAN-DESTHIEUX.

La « Sardane »



Dessin de Tubau.

M. José Vasconcelos, ancien ministre de l'Instruction publique au Mexique, a été, on le sait, l'hôte de Barcelone où il a pris contact avec le peuple et l'intellectualité de Catalogne. Il a été frappé tout spécialement par le spectacle de la « Sardane », danse typique des Catalans. Voici avec quelle pénétration il en fait l'analyse dans un grand journal de Mexico :

Toute cette musique collective se construit aujourd'hui comme les cathédrales au moyen âge ; chaque artiste y contribue... Le poète donne ses vers, le musicien ses mélodies, le chanteur sa voix ardente. Et lorsque le moment où l'on entonne le chant patriotique, est venu, le public, debout, se met, lui aussi, à chanter.

Des airs nouveaux résonnent, pleins de force et de jeunesse.

On remarque la fraîcheur et la richesse incomparables d'un art qui est encore cependant en voie de formation.

Peut-être n'avait-on jusque-là jamais réussi à donner au chœur toute l'ampleur et toute la valeur que lui accordent les Catalans. Le chœur est leur instrument, leur organe, leur orchestre ; aussi bien par ses ressources que par son caractère collectif. C'est en lui qu'ils trouvent non seulement la beauté présente, mais encore l'espoir de la beauté de l'avenir, sans cesse accrue. A côté de cette conception neuve et aux sources de la grande musique chorale qui s'établit, il persiste et l'on pratique en Catalogne, une tradition archaïque.

Après les concerts de la musique populaire, le public est parfois appelé à danser la « Sardane », cette danse qui trouve partout des prétextes pour se former ; ou dans les vastes cours des vieilles maisons ou sur la place publique, que ce soit en plein soleil ou au clair de lune, sous le rayonnement des lumières électriques ou l'éclat mystérieusement voilé des étoiles. Le peuple entier, riches et pauvres confondus, est prêt à danser. Les musiciens de la « cobla », perchés sur une plate-forme, font résonner étrangement l'air antique. Quelques « compas » se perdent dans le vent mais, peu à peu, les couples et les groupes se dessinent. Les brigades des danseurs s'évadent de la foule massée.

La main dans la main, très attentifs au rythme, ils forment de grands cercles et signalent leurs pas, suivant fidèlement l'orchestre. Les visages s'inclinent légèrement, afin d'observer le mouvement des pieds. Tous les danseurs ont une expression de recueillement, car il doivent demeurer fort attentifs au nombre de « compas ». Une opération mathématique compliquée règle le développement des figures. Les petits cercles s'élargissent indéfiniment pour l'admission de nouveaux couples. A l'intérieur des grands cercles s'en forment d'autres, plus petits.

Et ce n'est plus un seul anneau mouvant mais plusieurs qui évoluent dans l'espace immense, suivant la voix du rythme. Chacun peut se joindre à eux, comme dans les champs célestes, il y a de la place pour tout le monde. La combinaison et le nombre des pas, dépendent de certaines règles très anciennes établissant leur forme sacrée. Les danseurs comptent avec soin, le visage paisible. A peine surgit-il parfois de leur regard une vague étincelle sensuelle lorsque de beaux mollets se montrent, mais cela ne brûle pas les consciences. La fugitive ivresse reste à la fleur des yeux et rien ne trouble le secret des âmes.

Il ne s'agit pas de Dionysos ; il ne s'agit pas non plus d'accuser de telles et pures formes par les mouvements ondoyants des corps : la mélodie demeure sans frémissement. Ce qu'il faut, c'est rechercher le mystère des combinaisons rythmiques. Sous le voile de la musique et du mouvement des corps une seule chose importait : découvrir la force qui fait se mouvoir les mondes. L'origine de cette danse est une des étrangetés que recèle ce foyer fécond de la civilisation méditerranéenne. Vient-elle de la Grèce ? Procède-t-elle de Pythagore lui-même ? Contient-elle en son mystère le secret du bonheur que les pythagoriciens gardèrent d'une manière occulte dans la musique ? Ce qui est certain, c'est que la « Sardane » nous apporte des souffles sacrés. Pendant que la musique scrute et pénètre l'espace ; les corps dressent les substances et la pensée recherche l'origine divine, au travers du mystère du nombre.

Il est un moment où tout cœur capable de donner